

LA BEAUTÉ DES CORPS EMPÊCHÉS

CRISTHINE LE PORTAL

Qu'est-ce qui a incité ce grand timide de Michel Thersiquel à pousser la porte du bureau du docteur Michel Busnel, médecin directeur du centre de rééducation fonctionnelle de Kerpape, un jour de 1972 ? Nul ne semble le savoir. Peut-être son chemin a-t-il croisé une infirmière qui a partagé, sur le coin d'un comptoir de bar ou dans le salon d'un ami, un bout de sa vie auprès des jeunes enfants aux corps malmenés ? Peut-être a-t-il simplement croisé des enfants au regard joyeux empreint de mélancolie sur un trottoir de Lorient ? A-t-il déjà dans un coin de la tête les portraits des marginaux, des délaissés de la société américaine captés par la photographe Diane Arbus ? Seule certitude, « Kerpape » n'est pas un travail de commande. Peu importe.

Lorsqu'il pousse la porte de cet établissement où l'on répare parfois les corps abîmés, où l'on apprend surtout à vivre avec, « Thersi » sait ce qu'il veut montrer ou démontrer. « Il m'a simplement dit qu'il voulait montrer que les enfants handicapés étaient des enfants comme les autres, se souvient Michel Busnel. Il m'a convaincu en dix secondes. Son regard était clair, ce n'était pas un baratineur. » L'homme à la barbe et aux cheveux longs, aux doigts couverts de bagues, n'inquiète pas le directeur, son discours même bref lui plaît et il lui ouvre grand les portes de Kerpape. « Il débarquait. Il venait me voir. On lui donnait une blouse blanche. C'était son passeport. J'avais dit au personnel qu'il avait le droit d'entrer partout et de circuler librement. Il venait quand il voulait, le temps qu'il voulait. J'ai eu tout de suite confiance en cet homme-là. Il était droit, honnête et bienveillant. »

Cette carte blanche, Thersi en a sûrement mesuré le prix. Les deux hommes sont en phase. Ce sont deux avant-gardistes. Michel Busnel qui vient juste de prendre son poste, n'a que trente ans et veut faire bouger les lignes. Il fait entrer le sport dans la vie de Kerpape, comme outil de reconstruction de la personne. La société tourne le dos aux personnes handicapées, il va l'obliger à changer de focale. Kerpape organise des jeux internationaux omnihandicaps¹, la piscine de l'établissement accueille des compétitions et transforme progressivement

¹ Les premiers jeux paralympiques ont eu lieu en 1960 à Rome. La Fédération française handisport n'a vu le jour que 17 ans plus tard, en 1977. Et ce n'est que depuis 1988 que les jeux handisports paralympiques ont lieu sur le même site que les JO.

Lorient en ville pilote pour l'insertion des personnes en situation de handicap. « À l'époque, on ne photographiait pas les personnes handicapées, on ne les montrait pas. C'est pour ça que je lui ai dit oui tout de suite », poursuit Michel Busnel. La moitié des effectifs de Kerpape sont alors des enfants, dont beaucoup de jeunes myopathes. Michel va les côtoyer durant près de quatorze ans. Il va d'abord les apprivoiser, comme il sait si bien le faire, partager des moments de vie. Lui le timide est toujours à l'aise avec la différence. Ses photos le disent. « Il ne me demandait jamais ce qu'avaient les enfants. Ce qui l'intéressait, c'était les regards. » Comme lorsque dans son atelier à Pont-Aven, Thersi révèle les tâches de rousseur qui inondent un visage ou des dents qui se chevauchent, ici il ne cache rien de la souffrance mais il l'embellit. S'il témoigne, il est aussi et avant tout un artiste. Cadres, lumières, profondeur de champ... sont là pour nous le rappeler. « On ne savait pas quand il faisait des photos, se souvient Thérèse Lemoine. On voyait surtout ses bagues et le posemètre accroché à son cou. » Hospitalisée en 1971 à la suite d'un accident de voiture, Thérèse y revient deux ans plus tard comme éducatrice sportive. Elle emboîte le pas du directeur et devient son ambassadrice, collectionnant toutes les couleurs de médailles, en escrime, lors des Jeux Olympiques handisport de 1980, 1984 et 1988. « Pour me reconstruire, j'ai eu besoin de me lancer dans la compétition. Je voulais tout bouffer pour prouver qu'on existe, même dans un fauteuil. » Elle sera le porte-drapeau de la délégation française pour ses derniers jeux à Séoul. Elle deviendra aussi une amie pour Thersi.

Comme Jean-Jacques Mel, ergothérapeute et musicologue, arrivé au centre en 1977. « Il venait prendre le café pendant la pause, avant les transmissions. On discutait. » Mais pas de photos. « On savait qu'il était un grand photographe, mais pour nous la photo ce n'était pas un art, c'était confidentiel. On ne parlait pas de ça avec lui. » Thersi n'est pas enfermé dans la photographie, il est dans la vie. Il a la grâce suprême de faire dans l'excellence mais de ne pas en parler ! Pourtant, Thérèse accompagne Thersi au musée (nantais) des Arts décoratifs, dans le château des Ducs de Bretagne, qui expose pour la première fois ses travaux sur Kerpape². Ils mesurent tous les deux le long chemin qu'il reste à faire pour changer les regards. « Il y avait dans le livre d'or des commentaires qui l'ont profondément blessé. » L'accueil est en effet très froid. « Cette exposition devrait être interdite aux moins de 18 ans. » Ou pire encore : « Celui qui a fait ces photos-là doit être un obsédé sexuel. » Il en reviendra meurtri mais n'abandonnera pas pour autant son projet ; cependant il ne l'exposera presque plus, en dehors du centre de Kerpape lui-même³.

La loi d'orientation, présentée au Parlement par Simone Veil en 1975, vient

2. « Kerpape ». Musée des Arts décoratifs/Château des Ducs de Bretagne. Nantes, 9/11 - 31/12/1979.

3. 1984. « Kerpape à Kerpape, centre de rééducation fonctionnelle ». Ploemeur. 3es Rencontres Photographiques de Bretagne. 1981. Le Groupe Sellit. CE de la Mutuelle du Mans. Fête du handicap. \$Il me manque la date que je dois retrouver.





juste de reconnaître aux personnes en situation de handicap le droit au travail, à l'intégration scolaire et sociale et à une garantie minimum de ressources. C'est-à-dire le droit d'être un citoyen comme un autre. Si les personnes handicapées forment alors, et encore aujourd'hui, un monde à part, « la face cachée de notre société », Thersi va poursuivre son travail de mise en lumière. À l'instar des valides, il va leur offrir le droit d'être vus, reconnus et exposés. Comme toujours, il photographie les êtres presque toujours de face, frontalement. D'ailleurs, ce sera le titre d'un de ses ouvrages de référence, *Du fond des yeux*.⁴ « Cela paraît simple, mais c'est finalement terriblement risqué, écrit Guy Mandery dans le catalogue de l'exposition nantaise. La conséquence directe est que ces enfants nous regardent. » Impossible cette fois de les fuir. « Ils sont là, étonnamment présents, écrit à son tour Roland Godefroy en 1979 dans *Ouest-France*. Ils regardent sans complexe, d'égal à égal. On dirait même qu'ils s'amuse de nous voir si mal à l'aise. » De quel côté de la photo se trouvent les handicapés du cœur ? s'interroge-t-il.

Les personnes handicapées font peur parce qu'on ne les connaît pas. Thersi va apprendre. Il traîne dans les salles de rééducation, joue avec les enfants dans la piscine, rit avec eux, découpe les costumes en crépon pour les « Gras » en février, apprivoise les gens, se fond dans le paysage et capte ces moments de bonheur partagé. Face à l'objectif, les enfants rient, s'amuse et sourient au grand frère qui les considère avec bienveillance. Derrière la souffrance se lit toujours l'espoir. Derrière ces corps amputés, paralysés, cabossés, il y a une formidable envie de vivre. Tout simplement.

Christophe Le Seyec se souvient bien de ce grand escogriffe qui se baladait l'appareil en bandoulière. Handicapé moteur cérébral, Christophe débarque à Kerpape en 1978 et va y rester dix ans. Malgré les hauts et les bas, sur toutes les photos de Thersi, Christophe rit aux éclats. « J'aimais bien quand il faisait des photos, il était super sympa. Il venait nous voir dans les ateliers. C'est Jean-Jacques Mel qui m'a initié à la musique. Sur une photo, on me voit jouer des maracas et je rigole. Les photos de Thersi sont belles, elles montrent que l'on peut vivre malgré le handicap. » Aujourd'hui, Christophe écrit des poèmes et des chansons. Et même s'il se heurte trop souvent à un mur, il défend l'art et la culture comme passeur d'humanité. « C'est ce qui permet de rapprocher les gens et c'est important. » Comme les photos de Thersi.

Mais pour saisir cette humanité, ces sourires teintés de tristesse, ces rires empreints de fragilité, Thersi sait tout de suite qu'il va devoir y retourner souvent. « Il savait que ça n'allait pas lui tomber comme ça, d'un claquement de doigts, se souvient René Le Bihan, alors conservateur du musée des Beaux-Arts de Brest. L'originalité chez Michel se dégage peu à peu avec le temps et la patience. » Il le sait, une recherche personnelle exige des sacrifices, du temps

⁴. *Du fond des yeux*. Michel Thersiquel. Photographies 1970-1990. Editions Cargonoir, 1996.



et de l'argent. Mais sait-il faire autrement ? Être photographe, comme il le confiait à son ami l'écrivain Jean-Pierre Abraham pour son livre *Du fond des yeux*, c'est d'abord une façon de vivre. C'est une attitude de tous les jours. « Je ne photographie pas tous les jours, mais je pense tout le temps à l'image à faire. Non pas à une image au hasard, celle d'une scène drôle ou émouvante qu'on pourrait rencontrer, mais à l'image nécessaire. »

Alors, le temps, il va le prendre. Lui, le timide, le maladroit dans le royaume des hommes, va se fondre et se confondre dans la différence et s'y sentir bien. Kerpape, c'est la mise à nu de l'être, comme le souligne Thérèse Lemoine. « On était vrai » et là, dans ce microcosme, « il pouvait être authentique. Il ne trichait pas avec nous ». Pour elle, le handicap, Michel ne le voyait pas. Il voyait simplement des enfants, des hommes et des femmes avec leurs différences. « Il était capable d'aller au-delà de l'apparence physique, de chercher la valeur des êtres et de les prendre comme ils étaient. » Des êtres fragiles dont l'avenir n'est que questions. Thersiquel n'est pas là pour donner des réponses, il nous fait simplement pénétrer dans cet univers clos dont on ne pousse la porte qu'en souffrance, pour soi ou pour un être cher. Il confronte nos regards à ce que d'ordinaire ils fuient. Les corps sont imparfaits, déséquilibrés, bien loin d'un esthétisme affirmé en norme et en gage de bonheur.

Justement, de l'immobilisme contraint des corps, Thersiquel retient la puissance de l'innocence, la force de la vitalité. Il nous happe par ces regards, ces élans, ces rires, cette vie tout simplement, « quand l'envie de sourire redevient un instinct vital », comme le chante *Grand Corps Malade*⁵. Une fois encore, il parvient à saisir la profondeur de l'âme cachée derrière un corps traumatisé. Un tour de force de la part du photographe ? Non, le simple fruit d'une profonde complicité que Thersi a toujours su établir avec ceux qu'il tient dans son viseur.

À Kerpape, Thersi ne fait pas que pénétrer un univers hors normes, il fait des enfants son sujet principal. Si l'on excepte ceux qu'il a immortalisés dans ses studios de Pont-Aven et Bannalec, ou ceux croisés dans les ruelles de l'île de Sein, les enfants sont absents de son œuvre. Trop mobiles peut-être, trop imprévisibles sans doute. Pourtant à Kerpape, c'est sur eux que son regard se porte et s'adapte. Ici, pas de code, ni de pose, l'enfant est spontané. Thersi se laisse happer par ces petits funambules de la vie qu'il croise dans les couloirs, visite dans les salles de classe, à l'atelier de musique de Jean-Jacques, à la salle de sport avec Thérèse, ou rejoint à la piscine. Souvent, le photographe laisse son appareil au vestiaire, il prend son temps. Celui de la complicité.

Cette fois, l'approche est plus facile qu'avec des adultes, pouvant manifester une légitime méfiance pour celui qui photographie un corps meurtri que l'on n'a pas encore accepté soi-même. Ils ne sont pas pour autant absents du travail de Thersi. Ils sont présents dans l'effort du sportif, sous le déguisement des Gras. Là enfants et adultes se mêlent, les cartes sont redistribuées. Derrière le masque ou le maquillage, les hommes, les femmes, les enfants se confondent et nient, le temps d'une fête, les contraintes des corps et des codes

5. « Sixième sens », de Grand Corps Malade.





UN PHOTOGRAPHE AU ROYAUME

FABIEN RIBERY

« La photographie est un secret sur un secret, plus elle en dit, moins vous en savez. » Diane Arbus

Il ne faut surtout pas séparer le travail singulier effectué par Michel Thersiquel à Kerpape de son grand œuvre général, mais bien au contraire en comprendre la profonde unité. Entre 1972 et 1984, de sa propre initiative, le photographe breton fit des séjours réguliers dans ce centre renommé de rééducation et de réadaptation fonctionnelles, y trouvant probablement, dans la fraternité du regard et l'expérience d'un partage, une confrontation directe avec l'altérité et la différence. On a coutume de considérer l'ambition esthétique de Michel Thersiquel sous l'angle exclusif d'une photographie s'attachant à témoigner essentiellement des visages et métiers du peuple armoricain, en cela propice aux commentaires volontiers ethnologiques. Mais ce cadre, aussi noble soit-il, semble trop réducteur pour embrasser la totalité du regard d'un artiste bien plus inscrit dans la modernité que sa reconnaissance officielle à travers ses images devenues iconiques du pays Bigouden ne le laisse d'abord supposer.

LES ENJEUX ESTHÉTIQUES DE SON TEMPS

Il est aisé de le rapprocher, par ses photographies facétieuses, quelquefois ironiques, et le plus souvent tendres, de Willy Ronis ou Édouard Boubat, mais l'espièglerie de ses femmes aux hautes coiffes masque de façon trop commode, trop automatique, les préoccupations sur la forme et le médium d'un artiste pleinement conscient des recherches et élaborations esthétiques de son époque.

On admire l'homme ayant su retenir dans son objectif la fin d'un monde, le petit peuple, la ruralité, la Bretagne au moment de son basculement dans l'industrialisation de ses terres et de ses pratiques d'élevage, mais on n'a pas pris assez la mesure de sa place parmi les plus grands artistes de son temps, au-delà des frontières protectrices de la Bretagne où il souhaita travailler et mener son existence.

Frappe chez Thersiquel la cohérence d'un travail à la fois multiple et poursuivant à travers le temps les mêmes obsessions concernant la façon d'occuper l'espace et son propre corps, mais aussi d'entrer en relation avec autrui par le regard, fût-il farouche, taquin ou mélancolique, comme celui des bardes Xavier Grall, Glenmor et Georges Perros, qui ne sont pas que des modèles renommés, mais des membres d'une même famille informelle ne dissociant surtout pas art et vie.

Qu'il photographie des galets à la façon d'un maître zen japonais, une peau marquée de taches de rousseur, ou le beau visage de lumière

d'une escrimeuse handicapée, Thersiquel cherche à percevoir ce qui rassemble et participe du monde commun dans le jeu des correspondances, plutôt que ce qui divise et sépare irrémédiablement, généralement de façon très artificielle.

PHOTOGRAPHER LE MONDE COMMUN

Il n'y a pas chez lui de nostalgie pour ce qui disparaît de la douce France fantasmée de notre enfance, mais une attention constamment accordée à ce qui crée de la présence, une culture vernaculaire, l'engagement dans un métier – on peut penser à ses images de pêcheurs –, dans une communauté, par exemple gitane, dans un geste libre malgré les contraintes.

Son plongeur de Paestum est ainsi l'envol majestueux en noir et blanc d'un homme privé d'une jambe, se lançant dans les airs avant de retomber dans l'eau d'une piscine, sous le regard très concentré d'un enfant. Cette image est exemplaire du regard porté par Thersiquel sur le handicap, considéré bien moins comme un manque ou une pure affliction que comme une façon autre, pour ainsi dire supplémentaire, d'être au monde et dans le monde.

Montrer le handicap de façon très naturelle, presque évidente, sans aucun goût particulier pour ce qui peut frapper ou déstabiliser immédiatement le regard, participe ainsi par l'image d'une façon de restaurer un lien entre l'ensemble des vivants, quand la tyrannie des apparences induite par l'omniprésence des normes publicitaires tend à exclure du champ de la représentation les corps échappant aux calculs de standardisation.

Par sa volonté de vivre régulièrement pendant quatorze ans auprès de personnes handicapées, de les photographier au quotidien, dans les joies et efforts de chaque instant, Thersiquel témoigne d'une forme de sollicitude informulée pour l'autre, voire pour l'altérité radicale, qui est de l'ordre de ce que les Anglo-Saxons appellent aujourd'hui le *care*, soit une capacité d'attention à ce qui constitue l'essence même d'un sujet reconnu de façon inconditionnelle dans son être et sa place dans la société.

Souvenons-nous ici que c'est la loi du 30 juin 1975, présentée par Simone Veil, Ministre de la Santé, qui est alors le texte de référence créant en France la politique publique sur le handicap – sans cependant définir précisément les contours de cette notion –, et que dans les années 1970



le regard porté sur le handicap commence à évoluer considérablement, notamment concernant trois axes, le droit au travail, le droit à une garantie minimale de ressources par le biais de prestations, et le droit à l'intégration scolaire et sociale.

LE DROIT À ÊTRE VU

Kerpape est un lieu clos, où peut se développer une forme de vie autonome, un antre où se glisser et s'enchanter de la façon dont s'invente une existence, même intrinsèquement blessée. Le tropisme de l'espace précisément circonscrit que constitue le centre de soin morbihannais – comme il en fait l'expérience sur un bateau de pêche, dans un commerce bigouden, une caravane, une île –, offre pour le photographe la possibilité du confort d'un lieu fixe, avec ses rites, ses règles, sa géographie spécifique.

La question du mystère de l'identité est centrale dans la recherche photographique de Thersiquel, traversant les milieux et les situations, regardant sans ciller ce que chaque visage révèle de l'humaine condition, et de la capacité à tenir debout dans son être. En rencontrant des personnes touchées par un handicap, en souhaitant vivre auprès d'elles et participer aux fêtes organisées par l'institution – par exemple le carnaval des Gras –, le photographe interroge ce qu'il en est de nos équilibres précaires et de notre volonté malgré tout de continuer à persister à être.

Fils d'un père ayant tenu un commerce d'horlogerie doublé d'un studio de photographie, l'ayant vu opérer des retouches pour effacer une ride ou tel et tel détail disgracieux, et ayant dû le faire lui-même, Thersiquel semble avoir pris le contre-pied des pratiques paternelles, étant très attentif à la peau même de ses sujets, à leur histoire, à leur singularité. Ne surtout pas retoucher, mais exposer le grain et les lignes mêmes de la vie, dans une lumière transfigurant quelquefois les êtres. En ce sens, montrer la beauté et le génie du corps, handicapé ou non, observer ses capacités, relève d'un désir d'accueillir dans son boîtier de vision l'ensemble de la communauté des vivants, vieillards ou travailleurs vigoureux, nomades ou sédentaires, femmes splendides et enfants appareillés.

À Kerpape, Thersiquel est spontanément du côté des plus petits, de leur courage, de leur fantaisie. Ils peuplent ses images avec beaucoup de grâce, ce sont les maîtres du temps et des lieux, et leur handicap est loin d'apparaître comme leur identité première. Elle est là, obligeant à adapter les mouvements, mais c'est tout. Il ne s'agit pas de documenter un manque, mais de saisir une vitalité, un élan, une joie.

C'est dans ses séjours au long cours à Ploemeur que le photographe va mani-

festement exercer toute l'audace de son regard, expérimentant angles de vue risqués et placements parfois inattendus des personnages dans le cadre, témoignant ainsi de l'évidence de sa place dans le champ de la modernité photographique, s'éloignant au passage des photographies régionalistes s'attachant à son nom.

AU-DELÀ DE DIANE ARBUS

On peut penser à Diane Arbus pour l'attention portée aux corps des plus vulnérables et marginalisés, pourtant libres et indomptés, mais, à la différence de la photographe américaine, fascinée par une certaine forme de monstruosité et le brouillage des frontières entre normalité et anormalité, Michel Thersiquel pose durant plus d'une décennie un regard d'une grande douceur sur des individus que la société peine alors encore à reconnaître pleinement.

L'enjeu n'est pas comme chez Diane Arbus de retourner sur le spectateur la violence sociale par la violence d'une image crue ou brute, mais d'accompagner par le regard la singularité de personnes ne se réduisant pas à leur corps ou à leur blessure physique. En 1971, l'artiste américaine, élève de Lisette Model, déclarait à des étudiants : « Ce que j'essaie de décrire, c'est l'impossibilité de sortir de sa peau pour entrer dans celle d'un autre. Et c'est ce que tout cela tend à dire. Que la tragédie des autres n'est pas la même que la nôtre. »

On comprend ici, à mesurer les deux œuvres, que Thersiquel ne photographie pas le tragique, l'incommunicabilité, ou le disconvenant, mais la capacité à être au monde au-delà des cicatrices, des stigmates, des blocages. À certains égards documentaire, son travail est aussi un pari sur l'avenir, sur le devenir, sur l'advenir en puissance des personnes qu'il ne cesse de regarder fraternellement et sans facilité sentimentale.

Il y a du désespoir et de l'impasse chez Diane Arbus, quand le photographe breton pense d'abord la familiarité dans l'étrangeté, prenant acte de la diversité de groupes humains ayant un destin commun. Thersiquel ne dénie pas la solitude fondamentale de chacun, mais la transcende par une approche délicatement sensualiste des peaux, des formes de corps, et des matières.

Regarder le singulier pour y découvrir la part d'universel, s'approcher des corps et des visages pour y trouver le reflet de tous les autres, fondent les axes éthiques d'un photographe sensible à Kerpape aux vies contrariées, heurtées,

